

Bibliograph.  
Petit Voile

ARLL 11817

Fernand Mallicruc: Les Fées (Thône, Liège) —

Edmond Glesener: Au beau Hafond (Beupelles, Labor —

Auguste Viereet: Mes souvenirs sur l'Occupation  
allemande en Belgique (Paris, Plon) — Paul Grève:

Paysages herbignons (Huy, Charpentier & Foncoux)

Nous ne sommes pas ici devant un livre à la mode. Proust & Freud sont absents. Par contre, les fées, les fées immortelles & pures, comme l'âme des petits enfants, voltigent autour du héros. Tout de suite elles nous tendent la main. Une, deux. Et nous voilà sur une mer irréelle, dans une "Barge de cristal". L'époque est difficile à déterminer. Mettons que ce soit à l'origine des temps, à l'âge où l'homme était simple de cœur & candide d'esprit, où il communiquait quotidiennement avec l'âme de l'eau, du feu, de la terre & du ciel. Mac-Ruol, le barde (c'est ainsi qu'on appelait alors ces rois qu'on nomme aujourd'hui les poètes), Mac-Ruol, qui a une harpe sur le dos & une épée au côté, vient de perdre sa fiancée. Il a quitté le monde. Il erre au bord de la mer en désespéré. Il voudrait partir pour "l'île du désir apaisé, où le jour se renouvelle, au gré du l'aube & du crépuscule." Une fée lui apparaît. Elle marche sur les flots & son regard

clair

Extrême l'extrême  
168, Avenue Thibault May  
Schwerbeil



clair rappelle au Garde "un autre regard" plus tendre.

"J'ai entendu ton appel, dit la fée. Tes regrets m'ont plu. Je te dirai le sort des pêcheurs de crépuscule, ils ont tous péri, sauf un seul, Moon, qui s'est attaché à un avion et que les poissons oiseaux nourrissent de poissons et d'herbes marines." Moon a survécu, parce qu'il avait mâché une herbe magique, mais pas plus que ses compagnons, il n'atteindra à l'île merveilleuse.

Mac-Ruol n'en persiste pas moins à vouloir tenter l'aventure. Sur les indications de la fée, il va prendre possession d'une barque de cristal, amarrée dans une goth, la goth du roi Ferval. Il la vitée sur la mer, se couvrant de paysages <sup>extraordinaires</sup> ~~merveilleux~~, qu'il a vus par la fée qui s'est installée à l'avant où elle commande au delà du manœuvre, voguant vers l'île fortunée. Mais l'île fortunée, "l'île des desirs apaisés" est introuvable. Une voix lui dit que la paix est en lui "s'il sait renoncer". Cela le fait réfléchir. Peu à peu, son âme s'élargit. Il songe à ses frères, les hommes. Il veut revenir vers eux, chanter pour eux "par un les clameurs des vagues, de vers qui les feraient pleurer." Il ramène la barque vers la goth où il l'a prise, mais au moment d'y entrer, un craquement ~~se fait~~ fait

fait resonner le rock : l'homme et la barque disparaissent.

Un autre barde, un jeune celte, chanta son histoire :

"Mac-Rivol a vécu dans l'île mystérieuse et il ne l'a quittée que pour en montrer le chemin à ses frères. Mais la loi du retour à la terre ordonnait qu'il revînt sur la barque fragile, sans regretter la contrée du bonheur."

J'ai essayé de résumer le premier conte du livre, qui en contient treize. Je sens que je l'ai fait très mal. On ne résume pas ces folles et fines histoires, tout en nuances, où la philosophie se mêle discrètement à la poésie et sur laquelle plane le sourire, des abus peut-être, mais jamais amer, d'un sage. Il existe une haute pensée à la base de toutes ces contes. Elle ne se révélera pas au lecteur pressé ou distrait. Mais celui qui prend un livre pour s'arracher aux vulgarités quotidiennes, et se rafraîchir l'esprit dans une atmosphère de lumière et de clarté, y trouvera du poëse et un contentement. Il admirera aussi l'aisance avec laquelle M. Malraux se meut dans ce monde irréel dont il est le créateur et l'historien. Il ne manquera pas non plus d'admirer la netteté de sa pensée, la délicatesse, l'élasticité, la pureté

de son style.

\*

Fernand Mallieu, doit être un ~~objet~~ sujet de profond étonnement pour Edmond Glereux. Quoi? il est y a encore des gens qui croient aux fées! Glereux, lui, est une sorte de St Thomas de la littérature, qui ne croit qu'à ce que ses yeux ont vu & à ce que ses mains ont touché. Tout au plus croit-il encore, par un vieux reste d'atavisme, aux dieux de la mythologie grecque. Seulement, il les a fait descendre sur la terre. Dans son nouveau livre, nous rencontrons, par exemple, Hercule & Omphale. Mais ils sont débaptisés. Le premier s'appelle Langerac & le second M<sup>me</sup> Materne. L'un est un puissant lutteur du midi & l'autre une maîtresse déjà blêlée, qui tient à Liège, dans une rue directe, un établissement dont le nom suggestif fournit le titre du livre.

Langerac, qui est venu prendre part à une séance de lutte à Liège, entre un soir dans la maison de M<sup>me</sup> Materne. Il a 3000 francs d'économie dans sa poche & il est un peu saoul. Les choses se passent à l'envers comme cela arrive souvent dans la vie. Le lutteur est venu là pour s'amuser & c'est M<sup>me</sup> Materne qui

qui l'attache à ses jupes et en fait son rempart. Il reste  
dans l'établissement où il ne voulait que passer et  
s'y amollit. Il est comble d'attentions de sa maîtresse,  
le nourrit comme une volaille, si bien que il ne tarde  
pas à prendre l'apparence "d'un coq qui aurait  
gagné du ventre". Mais Capone a bien été Capone.  
Malgré la belle pipe d'écume qu'il fume du matin  
au soir, les chaudières pentouffes qui lui caracolent les  
pieds, la volière pleine d'oiseaux qui le joyouissent  
de leurs chants ou ceux d'autrui, la lingerie  
finie par s'ennuyer. Puis l'anniversaire, même un  
Au beau Plafond, est rarement autre chose qu'un  
mirage trompeur. Tous les beaux oiseaux sont et  
ses yeux abusés avaient levé le <sup>no</sup> d'atome, tombent  
un à un. Au-dessous, il n'y avait qu'une femme  
rusée, accablée de méchanceté. Et jalouse. D'autant  
plus jalouse que Langerac <sup>ne se gêne pas pour étendre</sup> ~~est content de~~ de brutes  
à toute la famille, laquelle se compose d'une collection  
de jeunes filles, plus appétissantes que leur maîtresse.  
L'ennui vient donc. Puis les rumeurs. Langerac  
Compare le bel athlète d'autrefois au triste bonhomme  
d'aujourd'hui. Il se juge et se condamne. Mais com-  
ment remonter la pente? Les coqs qui ont pris du  
ventre

n'ont plus beaucoup de courage  
 ventre ~~ne sont plus très courageux~~. C'est tout au plus,  
 si Langerac a encore le culin de donner quelques  
 gifles à son maître. Mais quitter la maison, la  
 pipe, les pantoufles, le oiseau... Il se sent heu-  
 reusement d'anciens compagnons qui comprennent  
 son sort & se déclarent prêts à l'aider. Ce sont ceux  
 qui vont l'arracher de cette maison & le venger de  
 toute la humiliations qu'il y a souffert. Cela se fait  
 royalement, au cours d'une belle orgie où les  
 bon chocs de champagne sautent, où les boîtes de  
 cigares & le <sup>me</sup> haterne se valent. Cette bambouche, dont  
 la bonne femme paie tout frais, se termine au  
 petit jour, au bord de la Meuse, où Langerac et  
 ses amis s'arrêtent pour allumer un dernier ci-  
 garette, tandis que le dernier canari qu'ils ont em-  
 porté (le <sup>me</sup> haterne avait tordu le cou à tous les  
 autres) chante et perd dans un rêve, sous la clarté  
 du ciel."

Le Beau Plafond avait déjà paru il y a quel-  
 ques années dans un autre format: une édition  
 de luxe, faite par Mawet & magnifiquement il-  
 lustrée par Armand Rassenfosse, qui reste, avec  
 Rops, le grand maître de l'illustration moderne.

A ce petit chef-d'œuvre d'observation, de verve, de talents et de couleurs, l'auteur a joint ici quatre contes inédits (Alphonse Arpin II, L'onde d'Amérique, L'ambassade & Deux Amis) qui sont, comme le premier, du meilleur Gessner.

\*

M. Auguste Vierset a derrière lui une œuvre importante & fort variée. On lui doit une étude sur les vieux poètes namurois, des comédies wallonnes qui n'ont jamais quitté le répertoire, des pièces françaises qui se jouent encore tous les jours, plusieurs romans dont les sujets sont généralement empruntés aux moeurs de nos campagnes ardennaises d'avant guerre. Il a tenu une grande place dans la presse. Depuis de longues années, il est directeur du Cabinet du bourgmestre de Bruxelles. C'est de l'hôtel-de-ville de la capitale qu'il a assisté à l'occupation allemande. On sait que c'était alors le meilleur observatoire pour suivre les événements. C'était là qu'avaient lieu les grands conciliabules, là que pressaient les Ministres étrangers, celui d'Espagne, celui des Etats-Unis, tous les hommes influents qui essayaient de nous aider, tous les grands hommes allemands aussi, tous

germaniques 8

les puissants généraux, pleins de hauteur et d'arrogance,  
qui venaient y faire sonner leurs épées et en ressortaient  
souvent des illusions, rageuses confus.

M. Vienet a noté tout ■ qui il a vu. Il n'a pas  
essayé de faire de la littérature. La passion ou la haine  
ne l'ont pas influencé. Il s'est contenté de laisser  
parler les faits. Les notes prises au jour le jour, portent  
la marque de la vérité. C'est de l'histoire écrite  
par un témoin désintéressé et loyal.

À l'hôtel-de-ville de Bruxelles arrivaient  
aussi toutes les nouvelles du pays. C'est là que  
venaient faire rapport ceux qui avaient été chassés  
de chez eux, ceux qui fuyaient devant les hordes  
allemandes. M. Vienet a également noté tout ce  
qu'il a entendu. C'était aussi toujours la vérité,  
mais une vérité parfois déformée par l'imagi-  
nation ou l'effroi. Après la guerre, tout fut remis  
au point (du moins on le croit). Par ci par là, on  
a rectifié ~~les formes~~ à un peu modifié la couleur  
des formes, mais le fond est resté. M. Vienet  
aurait pu en profiter pour rectifier certains  
détails de son journal. Il n'a pas voulu le faire.  
Il a agi ainsi en bon mémorialiste soucieux

de



de présenter avant tout l'image exacte du temps  
 qu'il a vécu, de nos mœurs & contemporains  
 tels qu'ils furent, non tels qu'ils devraient être  
 & prétendent maintenant le voir les historiens,  
 qui ne se trompent jamais & sont toujours d'accord,  
 comme on sait...

Grâce à cela, nos romans & enseignes  
 ici, non seulement sur de nombreux faits essentiels  
 qui se sont produits pendant l'occupation, mais  
 sur l'atmosphère même de celle-ci, sur la mentalité  
 qui apporte un peuple dans ces conditions,  
 sa façon de voir les événements, sa manière de les  
 comprendre et de les juger. Cela fait un ensemble  
 plein d'intérêt, une œuvre psychologique pleine  
 d'enseignement, une sorte de grand tableau de  
 mœurs dont l'importance & la valeur s'affirmeront  
 de plus en plus, à mesure que nous nous éloignons  
 de cette lamentable époque & que disparaîtront ceux  
 qui en furent les infortunés témoins.

\*

Quand on parle de la Herboye, les esthètes font  
 volontiers la moue. Ils la trouvent trop plate & trop  
 nue. Il leur faut les grands arbres des Ardennes ou les  
 cee -

canaux de Flandres. Ceux-ci surtout. S'ils sont peints,  
 on les rencontre <sup>volontiers</sup> à Bruges, avec une cuisse sur le dos, un  
 peintre qui ne peut pas montrer un tableau représentant  
 un pont de Bruges ou son éternel béguinage, n'est pas  
 un peintre. C'est un baptême qui il faut avoir reçu. Mau-  
 vais baptême ! Certificat de mineur & d'imitateur. Or,  
 en art, il ne faut imiter personne. Si la peinture belge  
 passe en ce moment par une crise <sup>de banalité</sup> ~~généralisée~~  
~~d'exposition~~, c'est à ce pastiche qu'il faut pro-  
 bablement l'attribuer. Le véritable artiste ne met  
 pas ses pieds dans les pas de autres. Il cherche ailleurs  
 et, s'il n'a du talent, il trouve. Jean Donnay a tiré  
 de la Hollande de <sup>superbes</sup> ~~braves~~ ceux-forts. Ochs a  
 l'a magnifiquement surpris en juillet dans la  
 splendeur de ses blés d'or & de son ciel embrasé.

M. Paul Erère, qui vient de la parcourir,  
 en a également subi le charme prenant:

" Rien qu'en foulant le sol, écrit-il, im-  
 prégné des vertus de tant de générations qui s'y  
 sont succédé, on est frappé de l'anguste caractère  
 dont il paraît revêtu. Tout y chante la vie et la fer-  
 condité: l'air calme, frais & ~~sub~~ salubre, la beau-  
 té profonde du ciel, le coloris joyeux et chaud du pay-  
 sage,

11

rage, la saine activité des hommes. . . .

La Hesbaye s'~~est~~<sup>en</sup> recueillie, en effet, d'un glorieux passé, dont il ne reste que peu de vestiges, avec les pages pittoresques que Jacques de Hemricourt a consacrées à ses anciens seigneurs. M. Grève y rattache la curieuse figure de Blaise-Henri de Corte, officier, diplomate & surtout poète, qui y possédait un château qui existe toujours & qui était déjà considéré à cette époque comme un des plus beaux du pays.

baron de Waleffe,

Blaise-Henri de Corte, ~~est~~<sup>est de</sup> le dernier des Corsius, dont la grave & fière demeure ~~est de~~<sup>est de</sup> la Musée archéologique de Liège. Il est mort dans cette ville en 1734. A l'âge de 17 ans, de retour à Namur, où il faisait le cours à Marie-Jeanne de Fuallant, qu'il devait épouser, il assista au combat des Schannes & lui consacra un poème en quatre chants, qu'il dédie à sa future femme:

" Clovis? Voici des vers que ma main te présente,  
Bon ou méchant n'importe, il suffit que pour toi,  
M'acquittant sans regret de ce salut emploi,  
J'ai fait ce que j'ai pu pour te rendre contente "

Le poète, qui d'ailleurs, parlait-il, beaucoup  
de

jeunes, s'il connaît son cœur les joies de l'amour,  
en connaît aussi les déceptions, & à la fin de sa vie,  
s'il leur consacrait encore des vers, c'était avec  
moins de respect :

" Cette vieille près du trépas  
Vient encore tâter d'un jeune homme.  
Le diable aurait peur dans ses bras,  
L'Amour la fuit comme un fantôme :  
Déjà son corps, sec & puant,  
Sent à vingt pas le monument. "

Les ouvrages de Blaise-Heuri de Coste ~~sont~~  
tous édités au XVIII<sup>e</sup> siècle, sont devenus fort rares.  
Un recueil de ses Oeuvres choisies, préfacé par le  
Baron de Villenfagne, a paru en 1774 à Liège,  
chez Lemarié, libraire, vis-à-vis l'Hôtel-de-ville.  
Le Villenfagne dit qu'il a reçu les poèmes <sup>que ce livre</sup> ~~qu'il~~  
contient. Il dit aussi qu'il les a retonnés, le  
bourreau !

Hubert Arain

Epreuve à l'auteur,  
68. Avenue Duileux  
Bruxelles